

voulut m'avoir pour épouse. D'abord je refusai une alliance qui me paraissait monstrueuse et impossible ; mais les mauvais traitements infligés à mon frère et la peine de mort dont on le menaça, si je ne consentais à cette odieuse union, vainquirent mes répugnances. Je me dévouai au malheur de toute une vie d'angoisse et de désespoir pour sauver mon pauvre frère.

— Ah ! Dieu vous récompensera d'un tel martyre dans une vie meilleure ! dit le prêtre ému et frémissant.

— Mon père, on venait de m'arracher au fiancé que j'aimais, auquel j'allais être unie, quand je fus forcé de consentir à cet affreux mariage que pas un prêtre chrétien ne bénit, car Oskoui, chef de la tribu du serpent, déteste les chrétiens. Toujours, il me défendit de l'entretenir de notre culte, et plusieurs fois il menaça de me tuer, si j'osais encore lui en parler. Le jongleur de la tribu nous maria seul en présence des principaux guerriers.

— Dieu n'a pas donné à tous l'héroïsme des martyrs, dit le prêtre avec une douce compassion : pour n'avoir pas été béni par l'Église, votre mariage, je l'espère, n'en fut pas moins exempt de fautes, et si vous avez péché, vos souffrances ont tout racheté aux yeux de celui qui a dit : « Bienheureux ceux qui pleurent, car dans le royaume de mon père, ils seront consolés ! » Pauvre infortunée, que je vous plains, votre vie a été bien dure et bien cruelle !

— D'autant plus que mon sacrifice fut inutile. Mon frère que mes larmes irritaient, ayant un jour osé reprocher à mon mari sa conduite à mon égard, vit celui-ci s'élançant sur lui avec fureur, et, malgré mes larmes et mes cris, lui fendre le crâne d'un coup de hache.

— Oh ! horreur ! horreur ! s'écria le missionnaire en cachant dans ses mains son visage qui commençait à se baigner de larmes.

— Cependant tous ces malheurs n'étaient rien encore, en comparaison de ceux qui m'étaient réservés. Ayant reçu du Ciel deux enfants, beaux comme le jour, je vis leur père s'élancer auprès d'eux son humeur farouche et j'espérais, par l'influence de ces anges, l'amener un jour à des sentiments plus doux, lorsqu'un matin, en m'éveillant au milieu d'un camp de notre tribu incendiée, je me les vis enlever par un chef iroquois encore tout baigné du sang de ceux qu'il avait immolés. Mon mari, étourdi d'un coup de massue qu'il avait reçu en combattant pour les défendre, gisait étendu à mes pieds. Oh ! je ne puis encore penser à ces scènes horribles sans en éprouver un sentiment d'horreur. Je poussai des cris déchirants en m'élançant après mes pauvres petits. Je me sentais folle de douleur et de désespoir. Quand je vis le ravisseur s'élançant dans un canot et disparaître au milieu des brouillards du lac Supérieur, je tombai évanouie. J'aurais béni Dieu de ne point me rappeler à la lumière ; mais je n'avais pas encore épuisé la coupe des souffrances, et je devais la vider jusqu'à la lie.

— Dieu vous destinait peut-être à goûter aussi de grandes joies, en compensation de tant de douloureuses angoisses.

— J'étais destinée à m'entendre reprocher, pendant seize ans, mon culte et mes croyances comme étant celles des ennemis de mon mari, car les Canadiens étaient les alliés des Iroquois. Oh ! que j'ai souffert pendant ces temps d'amertume et de deuil ! et tant de douleurs devaient être couronnées d'une douleur suprême, celle d'apprendre la mort de mon fils, tué de la propre main de son père dans une mêlée où ils se rencontrèrent sans se connaître. Ce ne fut que quand il eut teint son bras du sang de son enfant que le malheureux père, fou de désespoir et de rage, reconnut son fils !

Le missionnaire ne disait plus rien. Une sueur froide coulait de ses tempes et des larmes silencieuses tombaient de ses yeux. Un instant il considéra cette pauvre femme avec des regards remplis d'une indicible compassion. Il était hletant et n'osait encore espérer ce que son esprit croyait entrevoir. Cette femme si malheureuse, mourante de douleurs et de regrets, bello encore dans l'agonie, malgré tous les chagrins qui l'avaient flétrie et consumée, n'était-elle pas la mère de Nélida ? De quelle joie ne pouvait-il pas combler la pauvre femme,

s'il en était ainsi ? Cependant il comprit qu'il devait agir avec une extrême prudence, de crainte de la tuer par la révélation soudaine d'un bonheur si inattendu. Il reprit donc la parole avec hésitation et d'une voix tremblante :

— Pauvre mère, dit-il, croyez que personne au monde ne vous plaint plus que je le fais, ne compatit à vos douleurs d'un cœur plus ému, plus attendri. Combien je voudrais pouvoir trouver au fond de mon âme des consolations égales à tout ce que vous avez souffert. Mais hélas ! je ne sens que trop ma faiblesse, mon impuissance. Dieu seul peut verser le baume dans votre sein endolori et en cicatriser toutes les douleurs. Cet enfant, ce frère que vous pleurez, vous les retrouverez dans les cieux, au milieu des félicités et des embrassements ineffables d'une vie meilleure.

— Ah ! puisse ce jour venir bientôt et me réunir à tous ceux que j'ai tant aimés en ce monde !

— Mais vous m'avez parlé de deux enfants : l'un d'eux ne vit-il pas encore, ne pouvez-vous le revoir ici-bas ?

— Ah ! si Dieu m'accordait une telle faveur, je me croirais récompensée au centuple de toutes les peines que j'ai souffertes. Mais je n'ai plus d'espérance.

— Et pourquoi donc désespérer ? Qui sait si Dieu ne vous réserve pas cette consolation suprême ?

— Oh ! mon père, ne cherchez pas à faire renaitre en moi de semblables illusions ; le désenchantement est trop cruel.

— Répondez cependant aux questions que je vais vous faire. Votre fils n'avait-il pas la figure d'un aigle gravée sur la poitrine ?

— Oh ! grand Dieu ! comment le savez-vous ?

— Ce sont ces mains mutilées par les ennemis de ma religion qui lui ont donné la sépulture.

La malheureuse femme fit un grand effort, se dressa sur sa couche, et saisissant les mains du vieillard, les porta à ses lèvres en frémissant et les baigna d'un torrent de larmes. Un seul soupir sortit de sa poitrine :

— Mon pauvre enfant ! Mon père, recevez les bénédictions d'une malheureuse mère pour le service que vous avez rendu à son fils.

Et de nouveau couvrant de baisers ces mains vénérables, elle sanglota amèrement. Puis, après un instant de silence :

— Comment donc l'avez-vous pu faire ? Oh ! parlez-moi de mon fils, cela me fera du bien.

— Celui qui vous avait enlevé vos enfants ne voulut pas que ses parents eussent la consolation de pleurer sur lui, et, l'enlevant au milieu de la bataille où il s'était tombé, en combattant en héros un père qu'il ne connaissait pas, il me l'apporta en m'ordonnant de l'inhumer.

— Vous connaissez donc le misérable qui m'a ravi mes enfants ?

— Je le connais.

— Son nom ? son nom ! mon père, que je le maudisso avant de descendre au tombeau !

— Le Christ en croix pardonnait à ses bourreaux.

— Oh ! le Christ n'était pas une mère ! eût-il pu pardonner au meurtrier de ses enfants ?

Et laissant retomber sa tête sur sa poitrine, elle s'abandonna aux larmes et à l'amertume de la douleur qui noyait son âme sous ses flots amoncelés. Après avoir pleuré de tout son cœur, elle releva tout à coup la tête et dit :

— Puisque vous connaissez le ravisseur de mes enfants, vous savez peut-être aussi ce que l'autre est devenu ?

— Peut-être ! C'était une fille, n'est-ce pas, madame ?

— Oh ! vous le savez donc ?

— N'avait-elle point une fleur de nénuphar gravée sur le bras ?

À ces mots, la malade ouvrit de grands yeux ébahis sur le missionnaire, qu'elle contempla un instant frémissante et comme saisie d'un tremblement nerveux.

— Oh ! je vous en supplie, dit le prêtre, calmez-vous, vous allez vous tuer !

— Oh ! mon père, parlez parlez ! ma fille vit-elle encore ?